

J'AIMERAI
ANDRÉ BRETON

SERGE FILIPPINI

J'AIMERAI
ANDRÉ BRETON

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Chance est un personnage inventé. S'il s'inspire de l'œuvre et de la vie d'André Breton, ce récit est une œuvre de fiction.

© Libella, Paris, 2018

I.S.B.N. : 978-2-7529-1171-1

Pour Jack

*Plutôt la vie avec ses draps conjuratoires
ses cicatrices d'évasions
Plutôt la vie plutôt cette rosace sur ma tombe*

ANDRÉ BRETON

Chance est arrivée dans notre village le samedi 24 septembre, amenée à cette destination par le hasard puisqu'elle l'avait choisie en plantant la pointe d'un compas dans une carte. Son voyage était la conséquence d'un dépit humiliant : Virgile, l'homme dont elle partageait la vie à Paris, un peintre minimaliste, l'avait violée la nuit du 23. Au petit jour, alors qu'il dormait encore, rêvait peut-être, elle avait ressenti des douleurs et dû aller dans la bibliothèque prendre un Spasfon. Les médicaments du couple étaient dans le tiroir d'un secrétaire où s'entassaient des livres, du papier à dessin, de l'encre de Chine et le fameux compas abandonné grand ouvert sur une carte en couleurs des vieilles provinces de France.

Elle était partie en emportant une somme d'argent appartenant à Virgile – plusieurs dizaines de ces billets de cent francs à l'effigie de Colbert dont chacun représentait le salaire hebdomadaire d'un ouvrier. Ayant jeté les coupures dans un sac de sport,

et des affaires par-dessus, elle avait pris un train en gare d'Austerlitz, puis l'autorail Cahors-Capdenac qui franchissait tunnel après tunnel. Le soir même, elle descendait à l'auberge *Julia*, le seul hôtel de Saint-Cirq, où elle faisait connaissance avec le poète Radovan Ivsic. Ivsic, qui a laissé un témoignage de son séjour à Saint-Cirq-Lapopie cet été-là, a omis de mentionner cette rencontre dans ses pages. Il avait alors une quarantaine d'années. C'était un homme soucieux d'élégance, qui avait de temps à autre le visage d'un enfant. Il dînait avec deux artistes de ses amies quand Chance est entrée dans la salle à manger, vêtue d'un accoutrement qui lui était habituel mais qui à l'époque pouvait passer pour original : une chemise à carreaux des Stocks américains, un pantalon de toile et des chaussures de tennis. Elle avait noué à son cou un foulard qui lui donnait quelque majesté. Elle a dîné elle aussi – alors qu'elle n'avait pas faim – en tendant l'oreille à leur conversation où il était question d'un ami malade. Puis les deux femmes, d'une voix triste et blasée, ont enchaîné sur leur retour à Paris : elles avaient un train à Cahors le lendemain matin de bonne heure. D'ailleurs, comme elles voulaient se coucher tôt en prévision de ce voyage, elles ont voulu regagner les chambres sans attendre. Ivsic, après les avoir accompagnées jusqu'au pied de l'escalier, est retourné dans la salle à manger. Rejoignant directement la table de

Chance, il lui a demandé la permission de se présenter et Chance a répondu sur la défensive :

«Asseyez-vous si vous voulez mais je vous préviens, je ne suis pas disponible.

– Je le vois bien.»

Ivsic n'avait peut-être aucun calcul en tête. Peut-être avait-il seulement deviné qu'elle était malheureuse, et songé la consoler, ou du moins la distraire, en revenant lui parler de l'écrivain surréaliste André Breton qui possédait une maison à Saint-Cirq et séjournait justement au village – raison pour laquelle il s'y trouvait aussi, lui Radovan Ivsic.

«En tant qu'*indisciple*, a-t-il précisé en prenant un air malicieux. Malheureusement, André est malade. Nous nous inquiétons pour lui.

– De quoi souffre-t-il?

– Emphysème pulmonaire. Et il a soixante-dix ans. Un voisin, le docteur Bader, passe régulièrement surveiller son état respiratoire.»

Ivsic a fait observer avec grand sérieux que l'air, des quatre éléments, était celui qu'André regardait comme le sien. Il a dit aussi que le docteur Bader n'était pas selon lui un adversaire à la hauteur d'un patient aussi redoutable. Puis il a tiré un livre de sa veste. C'était un exemplaire de *Nadja* dans l'édition du Livre de Poche sortie des presses cette même année 1966, avec en couverture un collage en forme de triptyque : une main, un visage, un cœur.

«Tenez. Prenez-le. Je vous l'offre.»

Chance, à Paris, lisait beaucoup. Sans avoir d'ailleurs une inclination pour un genre particulier de littérature. Elle se promenait le long des quais et achetait ce qui lui tombait sous la main dans les casiers des bouquinistes – des romans anciens et nouveaux, des poèmes, des écrits ésotériques. On peut dire que *Nadja* aussi lui est tombé sous la main, et que c'est aussi un roman ancien ou nouveau, un poème, un écrit ésotérique.

Nadja parle de Nadja, une jeune femme qui a vraiment existé, qui distingue mal ce qui est réel et nettement ce qui ne l'est pas. Un jour d'octobre 1926 qu'elle est rue Lafayette, elle attire l'attention d'un quidam. C'est le jeune écrivain surréaliste André Breton. Désœuvré, il descend vers l'Opéra en offrant aux badauds le spectacle de son large front et de sa chevelure ondulée. La jeune femme, qui vit des heures pénibles et manque de tout, décide de faire de lui son sauveur. Elle l'accompagne au café. Elle s'intéresse à ses écrits dont l'un, ironiquement, s'intitule *Les Pas perdus*. Un soir, alors qu'ils dînent place Dauphine, elle a une prémonition et l'événement annoncé se produit aussitôt après. Au terme d'un voyage en chemin de fer à Saint-Germain-en-Laye, elle se donne à Breton. Elle se donne et rien ne lui sera donné en retour – le sauveur de Nadja ne la sauvera pas. La femme amoureuse, l'âme errante,

comme elle se définit elle-même, partira pour l'asile d'aliénés et le narrateur commencera avec une autre femme une liaison nouvelle...

Une réminiscence a hanté Chance pendant sa lecture : l'auteur du livre, André Breton en personne. Elle l'avait croisé à Paris, une après-midi, à Saint-Sulpice. Elle sortait de l'église. Lui marchait au bras d'une autre célébrité qu'elle avait reconnue aussi, le photographe Man Ray dont l'atelier était tout près, rue Férou. Les deux avant-gardistes, arrivant près de la fontaine, s'étaient arrêtés pour observer le pas de la jeune femme effleurant les marches de l'église. Chance avait noté alors qu'André Breton fixait sur elle un regard impérieux, comme s'il voulait faire d'elle sa favorite ; et c'est avec une certaine hâte qu'elle était passée devant lui pour traverser la place et s'enfuir vers la rue Bonaparte où elle habitait avec Virgile.

Elle s'est endormie dans la chambre de l'auberge *Julia* avec le souvenir de cette fuite. Quand elle a rouvert les yeux, les cloches du dimanche résonnaient au-dehors. Deux lames de clarté fendaient le volet de la fenêtre en formant une croix. Elle avait gardé toute la nuit *Nadja* serré entre les cuisses, comme si elle avait attribué à ce livre un pouvoir magique, celui de la guérir de son viol. Mais le petit volume à présent lui comprimait le ventre.

Elle l'avait toujours à la main quand elle s'est levée

pour aller aux toilettes. Elle a pris au passage, sur la table, un Bic noir appartenant à l'auberge. Dans le cabinet, elle a ouvert *Nadja* sur ses genoux à la page de titre et écrit méticuleusement *J'aimerai* au-dessus du nom de l'auteur, en script du même corps. Elle a tracé avec art toutes les lettres afin que la mention nouvellement composée

J'aimerai
André Breton

soit bien unifiée, et que ses propres caractères paraissent eux-mêmes sortir de l'imprimerie.

Quand on découvre le panorama du village depuis l'église, la maison d'André Breton se distingue par sa tour au toit coupé. C'est une vieille demeure née d'une antique forteresse, ou d'une ferme fortifiée, muée en folie aux géométries bizarres. Les gens d'ici l'appellent la maison des Pêcheurs, ou des Mariniers. Cette année-là, une lourde glycine couvrait la tonnelle du jardin en terrasse. Le sentier qui rejoignait en ligne droite l'entrée de la tour – il est encore visible aujourd'hui – était animé à la belle saison par les sphinx papillons méticuleux puisant l'énergie de ses fleurs.

Ayant quitté le parvis et descendu quelques dizaines de mètres, Chance a atteint une porte vermoulue qui menaçait de disparaître sous un lierre. C'était l'accès au jardin quand on venait de l'extérieur. Elle a poussé cette porte et aperçu, à une distance d'une quinzaine de mètres, Breton debout au seuil du séjour, appuyé au chambranle. Il lui était apparu à Saint-Sulpice en personnage superbe,

princier, elle le trouvait maintenant en robe de chambre, pieds nus dans des savates, mal coiffé, mal rasé, blême et respirant avec peine.

«Vous me reconnaissez ?

– Ne voudriez-vous pas repasser tout à l’heure ?
J’attends le médecin.»

À l'hôtel, Radovan Ivsic prenait l'apéritif sous une vigne vierge qui lui criblait le regard. Chance, dont le cœur était bouleversé, lui a demandé si ses deux amies avaient pu attraper le train de Paris. La réponse était oui.

«Avez-vous bien dormi ?

– J'ai lu *Nadja*.»

Ivsic, plutôt que de chercher à savoir si elle avait aimé ce livre, a tenu à parler encore de Breton :

«André est un artiste universel. Plus qu'un artiste, en fait. C'est un magicien. S'il ramasse une pierre au bord de la rivière, cette pierre devient précieuse.

– Comment l'avez-vous connu ?»

Jeune écrivain, Radovan s'était exilé dans une forêt sauvage près de Zagreb, sa ville natale. Réfugié au fond des bois dans une cabane, il avait traduit en croate les auteurs français qui nourrissaient sa passion : Molière, Proust, Apollinaire. Puis il avait fui cette forêt, et son pays par la même occasion, car en Croatie une dictature ne tombait que pour

être remplacée par une autre. À Paris, il s'était lié d'amitié avec André Breton et sa femme Elisa en se rendant à des réunions surréalistes dans des cafés du Palais-Royal ou des Halles. Pendant la guerre dite d'Algérie, quand Breton avait reçu des menaces de mort, Radovan l'avait caché plusieurs jours chez lui au risque d'irriter la police et de se faire expulser. Il habitait rue Galande – la maison ornée d'un bas-relief. Elisa y était venue aussi. Avec son perroquet...

À ce point du récit, Elisa Breton justement les a rejoints sous la vigne vierge, vêtue d'une vareuse d'ouvrier et d'une chemise de flanelle dont le col l'étranglait. Elle souffrait aussi d'anxiété. À observer les tensions de son visage triangulaire, on aurait même pu croire que son équilibre ne tenait qu'à un fil. C'était André : il lui foutait les nerfs à bout. Il se soignait n'importe comment et les symptômes empiraient. Heureusement, le docteur Bader était arrivé. Il était en train de l'examiner. Tout le monde était convenu que le malade irait demain voir un spécialiste à Cahors. Après s'être interrompue un bref instant, Elisa a proposé soudain à Radovan d'aller marcher le long de la rivière. Elle avait grand besoin de prendre l'air, de se *délasser*. Chance n'a pas été invitée à cette promenade et Elisa, avant de franchir le seuil de la terrasse, s'est tournée vers elle :

« Il attend une visite. C'est vous ? »

– Oui. »

L'apparence du poète avait changé quand elle l'a retrouvé sous sa glycine. La robe de chambre était remplacée par une élégante chemise d'été au large col ouvert. Il avait chaussé des espadrilles et sa ceinture mexicaine arborait une boucle formidable. Il respirait mieux – soit que le médecin eût prescrit le bon remède, soit qu'il fût épanoui par l'aubaine d'une femme jeune aux yeux de qui briller. Nombre de ceux qui ont croisé André Breton en cet été 1966 l'ont trouvé las, prêt à se retirer du monde. Or Chance a eu exactement le sentiment inverse : elle rencontrait un homme qui avait le goût de vivre, non de mourir. Il lui a dit en tout cas qu'il était soulagé de la revoir. Le contraire l'eût déçu. Il a qualifié de *rendez-vous manqué* la rencontre de Saint-Sulpice.

«Vous ne vous êtes même pas arrêtée. Je vous ai fait peur?

– Quelque chose m'a fait peur.

– Qu'étiez-vous allée faire dans cette église? Vous confesser? Admirer la Vierge de Pigalle?

– C'est mal d'entrer dans les églises?

– Oui, c'est mal. L'Église est un crime. D'ailleurs elle est en ruine. Comme la vieille chapelle de Montfort-Désert. Vous connaissez Montfort-Désert? De l'autre côté de la rivière. Sur un tertre, après une clairière. Il faut voir ça. Un décor de roman gothique. Ce qui se décompose est merveilleux. Pourquoi êtes-vous à Saint-Cirq?

– Parce que j'ai planté un compas dans une carte.»

Cette réponse l'a emplie de satisfaction.

«Savez-vous ce que j'ai dit à Man Ray après que nous vous avons admirée sur la place? Je lui ai dit: "Elle ne cherche pas à être vue, mais à aimer.»»

Chance, dans la suite de l'interrogatoire, a révélé qu'elle n'avait même pas vingt et un ans et que sa vie avait commencé à Bricourt, un hameau qu'elle n'avait jamais connu. Elle avait eu pour unique famille une tante établie en Angleterre, Roberta de Salvage, qui l'avait suivie de loin en loin. Tout en parlant, elle redoutait que l'échange ne prenne une tournure banale. Elle avait l'impression que l'écrivain ne l'interrogeait pas pour essayer de la connaître mais pour savoir quelle langue elle parlait. Elle lui a fait part d'une chose qui la tourmentait, à savoir que des signes physiques et des expressions nous appartenant ont appartenu à des êtres dont

nous ne savons rien et qui cherchent à nous parler, peut-être, à travers le temps, précisément grâce à ces signes, grâce à ces expressions. Comme Breton se taisait, elle a poursuivi en avouant une ambition des plus naïves, y compris à ses propres yeux : jouer elle-même un rôle poétique. Cependant elle n'avait aucune envie d'étudier la littérature. Ni même d'écrire. Elle entendait la poésie comme un chemin dont le tracé se révélait dans son cours même. Toute expérience était poétique, finalement. Lire, certes. Mais aussi assassiner quelqu'un, par exemple. Quel tribunal n'avait sa beauté ? Quelle prison ?

Ces vues entraient dans les vues d'André Breton mais il n'a pas relevé. Il préférait laisser parler Chance, l'écouter comme il avait dû écouter Nadja autrefois, et beaucoup d'autres : en laissant flotter son imagination, en cherchant pour son propre profit les correspondances tissées en secret par le langage. Et Chance continuait :

« Hier, je suis arrivée malheureuse. Mais aujourd'hui, je me sens heureuse. Comme si quelque chose m'attendait dans ce village. Vous croyez que mon avenir est ici ? »

Breton avait auprès de lui, sur la table de jardin, une boîte à cigares contenant des galets mélancoliques, des trilobites et des agates qu'il ramassait au bord de la rivière – c'étaient les fameuses trouvailles auxquelles Ivsic avait fait allusion tout à l'heure à

l'hôtel. Ayant poussé la boîte vers Chance, il a pointé l'index sur un cadavre de crabe gisant entre les pierres. Il l'avait trouvé au printemps au bord de la mer. C'était la forme océanique d'une forme astrale : le cancer. Ils se sont penchés ensemble au-dessus du crustacé défunt et Breton a murmuré :

« Donnez-moi le jour, l'heure, le lieu de votre naissance, et je dresserai votre thème. »

Les têtes des villageois passaient en silhouette derrière la crête du mur, portées par des corps invisibles. Des enfants qui jouaient plus haut, devant l'église, sur les barrières d'un chantier au repos (la démolition de notre ancienne mairie), mêlaient leurs cris aux trilles des tourterelles. Breton s'est offert de faire découvrir à Chance le jardin et ils se sont éloignés de la tonnelle, lui s'appuyant sur l'épaule de la jeune femme ou effleurant d'une main furtive son avant-bras nu car elle avait retroussé les manches de sa chemise, désirant profiter du soleil, trouver dans la chaleur ambiante aussi quelque réparation.

Des orchidées sauvages poussaient sous un muret de pierres sèches, parmi les herbes réputées folles. Des agapanthes bleues et blanches rappelaient les couleurs des rois de France dans les livres d'histoire. André a voulu attirer l'attention de Chance sur un mobile qu'il appelait Grand Tamanoir : des bois assemblés projetant sur une façade une ombre hallucinante. Une tête sculptée est apparue quelque

part. André, accroupi, a coincé entre ses cuisses un antique pot à graisse dans lequel il a plongé la main pour en extraire une lourde clef de fer qui s'y trouvait cachée; et il a dit à Chance, l'air d'insister pour qu'elle s'en souviene :

« La clef du château. »

Elle a vu des enseignes achetées dans des brocantes : un vautour, une effigie de jardinier. Elle se laissait entraîner vers la maison. À l'entrée du séjour, des pierres noires et blanches scellées dans le sol ont dessiné le yin et le yang. Au moment de franchir le seuil de la pièce, André a posé sur la taille de Chance une main pressante. Une vaste salle s'étendait devant eux, dont les fenêtres à coussièges donnaient sur la place en contrebas. Les murs blancs s'ornaient de tableaux naïfs et de sous-verre enfermant des insectes à la carapace acajou. Des bénitiers de dévotion en porcelaine s'alignaient au-dessus d'une commode. Sur une table de monastère à trois pieds, jonchée de galets, de cahiers et d'épreuves, reposaient des feuillets couverts d'une écriture nullement irrégulière, tracée à l'encre verte. André a pris les feuillets et s'est tourné vers Chance qui, tendant brusquement ses bras nus, lui a saisi le visage à deux mains pour lui embrasser la bouche.

Des bruits de voix à cet instant leur parvenaient du jardin : Elisa et Radovan, retour de leur promenade à la rivière, étaient arrivés sous la glycine.